

Robert Silverberg

# LE SEIGNEUR DES TÉNÉBRES

2 · LE GUERRIER



roman

Denoël

Extrait de la publication



# **LE SEIGNEUR DES TÉNÈBRES**



**Robert Silverberg**

**LE SEIGNEUR  
DES TÉNÈBRES**

**2 · LE GUERRIER**

**Denoël**

**Roman traduit de l'américain  
par Natalie Zimmermann**

Ouvrage publié sous la direction  
de Françoise ROTH

Titre original :  
LORD OF DARKNESS  
(Arbor House Publishing Company, New York)

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Robert Laffont/Éditions Denoël, 1996  
ISBN 2-207-24457-1  
B 24457-8

LIVRE TROISIÈME

## Guerrier





Je connus en Masangano existence misérable à force durant l'espace de six années, et sans le moindre espoir de revoir un jour la mer.

Combien promptement puis-je dire cela aujourd'hui ! Il ne me faut guère plus de deux douzaines de mots pour donner l'essentiel de cette simple constatation. Et à énoncer cela en termes tant prompts et tant aisés, je réduis à simple bagatelle ce qui fut par effet terrible fardeau entre tous. Guère plus de deux douzaines de mots pour le dire ! Mais, ainsi que même un sot ne pourra manquer de le constater, il faut bien six années tout entières pour vivre une épreuve de six ans ; et je puis vous certifier et jurer par le corps même de notre Sauveur que demeurer six années en Masangano équivalait fort à vivre soixante années, ou peut-être six cents, en tout autre lieu.

Et pourtant je subis ladite épreuve jour par jour, minute par minute, ce qui est la seule façon d'endurer telles choses. Quand je repense à mes années de servitude en ledit endroit, le temps se replie et se compresse par effet dessus lui-même, de sorte que je puis parler de ces six années et donner l'impression qu'elles s'en sont allées aussi vite qu'il me faut de temps pour le dire ; pourtant je sens toujours en moi le poids de ces années, qui pèsent sur mon âme tels les fers qui pendirent autrefois à mes jambes. Le prisonnier peut laisser derrière lui ses chaînes quand vient l'heure du pardon, mais je ne pourrai jamais me

défaire de mes années en Masangano avant l'ultime instant où je me déchargerai de tous les poids qui alourdisent mon âme.

Il m'a déjà été donné de vous parler de cet endroit qui a pour assiette la rencontre des eaux du Kwanza et de la Loukala, en l'intérieur de la plaine côtière d'Angola, à savoir en une région à la fois fort brumeuse et effroyablement étouffante. C'est entre les marécages et la boue de Masangano que se dresse, sur une petite pointe, le fort de pierre si pâle des Portugais, en un lieu où la chaleur est la plus forte pour ce que le soleil y darde ses rayons tout le long du jour et, semble-t-il, une partie de la nuit aussi, car il ne fait nullement plus frais aux heures sombres qu'en plein midi. Ladite forteresse est excellemment placée à cette fin de garder les terres intérieures car elle donne sur les montagnes qui s'élèvent au nord-est d'Angola et, par conséquent, toute armée hostile descendant de ces hauteurs sauvages et boisées ne peut que passer à la vue de Masangano devant que d'espérer menacer São Paulo de Loanda. Adonc il demeure en Masangano une garnison permanente chargée de prévenir les invasions ennemies venant d'est et de nord.

J'entends par permanente qu'il est toujours des hommes posés en Masangano, et en un nombre qui atteint plusieurs centaines ; ains les hommes eux-mêmes sont fort loin d'y être permanents à cause que les maladies ne laissent de les emporter. Que Dieu décidât de m'épargner tels maux est, selon mon gré, un exemple de Sa grande miséricorde envers ma personne, miséricorde qu'Il me montra en bien des occasions lors de mes aventures en l'Afrique : mais pendant tout le temps que je demurai là-bas, je me trouvai entre des hommes que venait frapper telle ou telle fièvre et j'appris tantôt à ne point contracter amitiés trop rapides pour ce qu'il n'y avait que fort peu de chance qu'elles pussent durer. Sévissaient en ce lieu une colique mortelle à force, et un flux de sang, et une sorte de migraine donnant une souffrance qui dépasse l'entendement ; et il y avait aussi cette fièvre qui avait manqué de me tuer lors de mon premier séjour, et que je vis emporter tant d'autres combien qu'elle me laissât en paix après ce premier et unique assaut. Et il existe

également en Masangano une sorte de ver qui pénètre en secret dans le corps, le plus souvent en les parties les plus charnues comme la cuisse, la hanche, le sein et même le scrotum et le membre et, selon mon compte, le mal causé par ledit ver est le plus terrible de tous. C'est en général un gonflement de la chair qui indique la présence du ver; icelui cause chez certains de violents accès de fièvre accompagnés de grands frissons; chez d'autres, il fait naître douleurs intolérables par tout le corps de mode qu'ils ne peuvent reposer en aucune posture; d'autres encore sombrent en une fièvre fort véhémence et sont pris d'un délire continu. Toutefois, les hommes qui sont atteints en les parties honteuses souffrent par-dessus tous les autres et ne manquent pas de devenir totalement fous et furieux, de sorte qu'il est nécessaire de les attacher incontinent. Il n'est qu'une seule manière de soigner ce très méchant mal : il affiert d'attraper ledit ver très doucement dès que sa tête perce la chair enflée, et de faire en sorte qu'il s'accroche à une petite baguette de bois que l'on tourne avec un soin et une lenteur extrêmes jusques à ce que cette vermine soit entièrement extraite, ce qui peut prendre parfois tout un mois. S'il advient que ledit ver soit brisé par trop de précipitation à le vouloir extirper, ce qui reste en le corps du patient ne tarde point à se putréfier ou bien réapparaît en quelque autre endroit, ce qui est cause de deux fois plus de douleur et d'embarras. Je vis des hommes qui subirent tel sort et pour qui le seul remède fut ensuite de leur couper le bras ou la jambe ou encore les parties honteuses; et quand le ver est logé en le tronc du malheureux et se casse, il est quasi miraculeux que l'homme ne meure point de la gangrène qui s'attaque alors aux parties vitales. Dès mon arrivée en Masangano, à la fin de 1594, et jusqu'à ma partance, en le début de l'An de grâce 1600, je ne fus point un seul jour sans examiner attentivement mon corps en quête dudit ver, tremblant de crainte jusques à ce que je fusse certain qu'il ne m'avait point pénétré.

Il est fort singulier de constater que c'étaient les Portugais qui, en Masangano, souffraient le plus de tous ces maux tandis

que les nègres les subissaient rarement sauf celui du ver ; et il se trouvait également là-bas certains Maures et Cigains qui, eux non plus, n'y semblaient point sensibles. Ces gens se trouvaient comme moi en Masangano par bannissement. Les Cigains, ou Égyptiens, avaient été expulsés de Portugal par le roi Philippe et ils avaient dû, à peine de la vie, quitter le royaume dans les quatre mois suivant le décret. Nombre d'entre ce peuple s'en étaient allés chercher fortune en l'Afrique qui est par effet leur terre d'origine pour ce que leurs ancêtres venaient en vérité d'Égypte. Iceux de Masangano étaient tous criminels envoyés en São Tomé ou en le Congo, et ils formaient troupe dangereuse à force, capable de vous ouvrir joyeusement le ventre à cette seule fin de voir la couleur de vos entrailles. Quant aux Maures, ils venaient de la terre de Maroc, où leur peuple fait concurrence aux Portugais dans le trafic des esclaves tout le long de la côte de Guinée, et iceux avaient été capturés et emprisonnés pour leur peine. Je ne contractai jamais grande familiarité avec ces Maures qui étaient hommes fiers et distants, et qui parlaient entre eux une langue qu'ils ne voulaient enseigner à personne. Cependant je me liai d'amitié avec certains d'entre les Égyptiens pour la simple raison qu'ils étaient, comme moi, protégés des maladies de l'endroit et que nous passâmes donc ensemble beaucoup de temps, nous habituant peu à peu les uns aux autres.

A cette époque, les Portugais guerroyèrent très souvent les peuples nègres de l'intérieur. La plupart de ces expéditions étaient conduites par Don João lui-même qui n'avait, me semble-t-il, jamais combattu auparavant. Il s'agissait de remonter le long de la rivière Mbengou qui se trouve un peu au nord de São Paulo de Loanda, afin de pacifier les nègres vivant en les confins supérieurs de l'Angola. Lors de cette campagne, le tant rusé et clairvoyant Don João se révéla tout aussi inconsidéré que le peu regretté Don Jeronymo pour ce que, contre tous les avis, il commença icelle en la pire saison de l'année et perdit très vite deux cents hommes par les fièvres. Si je sais tout cela, c'est parce que l'on manda des renforts de la garnison de

Masangano pour obvier à telle fatalité, quoique je ne comptasse point entre les élus. C'est avec ce surplus de gens que Don João conquît la région et, comme pour se venger sur les naturels du pays de ses propres pertes causées par la maladie et son inscience dudit pays, il traita les chefs vaincus avec une sévérité toute singulière. Je tiens de bonne source que nombre de ces malheureux *sobas* furent placés en la gueule de ses énormes canons avant que l'on ne mît le feu à la poudre, ce qui arrachait aux victimes tous leurs membres.

Soit, et j'imagine que les Portugais peuvent bien traiter leurs ennemis vaincus en la manière qui leur plaît, mais jamais je ne pourrais songer à Sir Francis Drake faisant sauter ses ennemis en des canons, ni à n'importe quel autre Anglais agissant de la sorte. Voire, il m'est avis que même notre bossu, le roi Richard III, qui fut grand ennemi du grand-père de notre reine et dont on dit qu'il commit tant de crimes atroces en notre pays plus de cent ans auparavant, ne se serait point abaissé à telle vilénie. Mais je crois bien que l'âme même de ces Espagnols et de ces Portugais est privée de cette substance qui fait reculer les autres hommes devant crimes trop monstrueux. Peut-être est-ce l'air tant sec et chaud de leur lointaine péninsule Ibérique qui ôte toute clémence de leur personne, ou peut-être sont-ce les enseignements papistes sur lesquels ils s'appuient qui leur font considérer tous ceux qui n'ont point même religion comme aucunement importants. Pourtant je doute de cette dernière solution pour ce que les Génois, les Vénitiens et les Bourguignons sont tout aussi papistes et n'en fourrent point pour autant leurs adversaires conquis en la gueule des canons.

Ainsi que Don João consommait de la sorte son temps, son grand capitaine, l'Espagnol João de Velloria, parcourait la région de Lamba qui est sise entre le Kwanza et le Mbengou, et faisait quasi les mêmes choses. Tous ces triomphes rapportèrent à Velloria d'être nommé membre de l'Ordre du Christ, qui est certaine société sacrée qu'ont les Portugais, et de recevoir une pension de vingt mille reis, soit six livres, par an, et aussi d'obtenir la charge de *Marçador dos Esclavos*, à savoir admi-

nistrateur des esclaves, ce qui lui donnait droit à une taxe pour chaque esclave pris en son territoire. Combien de nègres lui fallut-il massacrer durant les campagnes qui lui valurent tant d'honneurs, je ne le saurais dire. Du moins aucun d'iceux ne fut envoyé comme esclave en les sucreries de Brésil, et cela peut, ainsi comme ainsi, paraître acte généreux : c'est trépas plus rapide que de mourir sur le champ de bataille plutôt que de suer sang et eau à couper la canne et faire tourner la meule.

Mais je ne pris point part à tous ces exploits tant pieux et héroïques pour ce que j'étais enfermé en le préside diabolique de Masangano. La tâche principale qui m'incombait était là-bas d'ensevelir les morts. La colique ou le flux ou quelque autre fièvre les emportait et l'on me convoquait alors, ainsi que les trois Égyptiens et deux Portugais également connus pour être à l'épreuve de telles maladies, puis nous allions creuser une tombe et y portions les cadavres enflés, noircis et répugnants pour leur donner sépulture décente. Au commencement, je comptais le nombre des morts que j'enterrais ainsi, mais, avec le temps, je perdis le fil alors que j'avais déjà dépassé la bonne centaine. Masangano était par effet, ainsi que me l'avait annoncé en grande frayeur Thomas Torner longtemps auparavant, un lieu où les hommes tombaient comme des mouches. Toutefois, quand une mouche trépassé, il n'est nul besoin de s'éreinter à lui creuser une grande tombe en la terre, sous un soleil donnant le chaud de mille et mille fours à la fois.

Fors cette sorte d'activité, il n'y avait pas grand-chose. Nous faisons des patrouilles ; nous réparions le fort qui sans cesse s'écroulait à cause du mauvais mortier qu'on trouvait sous ces climats ; nous devions aussi éclaircir certains endroits de la forêt vierge, et ce dans un dessein que jamais je ne connus ; nous nettoyions nos armes et balayions les rues. Nous nous en allions parfois chasser le coccodrillo ou le cheval de rivière pour nous divertir un peu. Nous disposions à volonté des femmes du pays, dont la plupart étaient vérolées, et les soldats ne se privaient point de ce plaisir, connaissant icelles en toutes les manières qui plaisaient à leur fantaisie et même en certaines

façons qui leur auraient, à mon avis, valu le bûcher si les jésuites en avaient eu vent, à savoir en sodomisant les malheureuses. Cela devint même à un certain moment la mode en Masangano, de sorte que lors qu'on oyait une femme crier de douleur en le lointain, on pouvait être sûr qu'un joyeux Portugais venait de tourner icelle sur le ventre et s'enfonçait alors entre les deux joues de son postérieur. Je ne fus jamais tenté par telle pratique, songeant que c'était folie de choisir le trou des impuretés et des excréments quand Dieu nous a offert entrée plus naturelle et bien plus douce tout à côté. Mais je connus moi-même, selon l'usage ordinaire, quelques-unes de ces femmes, jamais deux fois la même et jamais plus que ne l'exigeait le feu des appétits charnels. Un Égyptien qui me portait certaine amitié m'indiqua gentiment un remède contre la vérole, lequel consistait en une sorte d'onguent fait d'huile de palme et d'un œuf fraîchement pondu et que l'on devait appliquer dessus le membre, les testicules et les cuisses sitôt après l'acte de chair. Et je ne manquai jamais de le faire malgré l'aspect visqueux et répugnant dudit onguent, et je n'attrapai jamais la vérole en Masangano, ores que je ne sache point si cela est dû à l'efficacité du remède du Cigain ou bien à ma bonne fortune.

Ainsi s'écoulèrent les mois et les années. Je tenais pour certain que je passerais en ce lieu le reste de mes jours, et, combien que cela paraisse singulier à dire, je dois avouer que je n'en conçus point de ressentiment durant assez longtemps. Vous vous étonnez : Comment ? Andrew Battell se serait résigné à la captivité tel un pauvre esclave passif ? Soit, il en alla ainsi que vous le dites. Mais je vous prie de vous souvenir que j'avais quitté mon pays en le printemps de l'an 1589 et que cela se passait six, sept et même huit années plus tard et que durant tout ce temps j'avais été prisonnier — parfois en moult plus plaisantes circonstances, parfois en pires, mais jamais en condition d'être mon propre maître. Cela ne m'avait point brisé, mais m'avait quelque peu étourdi l'esprit. Combien que je ne laissasse de rêver à m'évader de cette terre noire et étouffante et de

retourner en l'Angleterre, cette idée ne devint plus pour moi qu'une sorte de feu follet, aussi éloignée de la réalité qu'est l'espérance du Paradis pour un petit enfant.

Je travaillais. Je mangeais. Je dormais. Je transpirais. C'étaient là les jalons de ma vie en Masangano. Et je puis vous assurer que si je ne résistais point à ma captivité, du moins cela faisait-il passer le temps plus vite. En ce lieu où il n'existe guère de changement de saisons, où le jour et la nuit restent quasi de même durée tout au long de l'année, où seule l'alternance des périodes sèches et humides permet de distinguer l'hiver de l'été et où le chaud terrible domine tout et toujours, le temps semble par effet couler en un flot ininterrompu d'heures semblant ne faire qu'une, et je ne savais point si je me trouvais en 1595 ou 1596 ou 1597. Quelque part, très loin, se trouvait une Angleterre où se succédaient encore la Pâque et la Noël et l'été si mutin, où régnait une reine couverte de gloire et d'honneur sur une cour étincelante de ducs, de seigneurs et de chevaliers, où les jouvencelles se mariaient et devenaient des mères, où transformations et changements constants étaient la règle; et moi, ici, je peinais en un lieu hors du temps, un lieu d'horreur et d'affliction où chaque jour paraissait la réplique du précédent.

Seul un événement vint rompre la monotonie de notre routine, et ce fut quand le roi Ngola, le plus grand ennemi des Portugais en cette province, s'en vint investir notre préside. Cela se passait, selon mon compte, en l'An de grâce 1597.

Nous en avons eu nombre d'avertissements pour ce que nos batteurs d'estrade de toute la province nous avaient rapporté qu'une grande armée se rassemblait avec force tambours, cris de guerre, brandissements d'armes et sonneries des cloches de bois par les sorciers, qui sont les rites préalables de la guerre parmi ces peuples. Puis ils marchèrent sus nous, une procession de sorciers et de magiciens venant d'abord, iceux tout couverts de grandes feuilles de la *matteba* qui est arbre fort semblable à la palme, de mode qu'on eût dit une forêt avançant vers nous; arrivaient ensuite les guerriers proprement dits, en tenue de combat avec leurs hautes coiffes et leurs chaînes de fer et leurs



clochettes bruyantes, en bref tout l'attirail que j'avais déjà vu lors de l'attaque de Kafouché Kambara. Ils étaient des milliers, cabriolant devant nous tels des fantômes et des incubes grotesques, faisant voler flèches et traits, poussant des cris rauques et sonores et exécutant la danse de la mort.

Toutefois, nous avions solidement construit notre préside et n'étions nullement vulnérables ainsi protégés par les murs de notre forteresse, aussi enragèrent-ils et fulminèrent-ils durant des semaines et des semaines sans nous nuire du tout. Il me faut pourtant ajouter que nous ne leur pouvions guère nuire non plus et que si leur siège avait duré nombre de semaines encore, nous aurions sans nul doute tous péri de la faim sinon des maladies de l'endroit. Nous n'osions plus sortir du préside pour gagner notre cimetière, adonc, chaque fois que l'un d'entre nous trépassait par les fièvres, nous le brûlions et dispersions ses cendres, ce que désapprouvaient sûrement Dieu et l'Église, mais qui nous gardait des épidémies. Puis, au bout de quelque temps, l'armée principale des Portugais nous vint secourir depuis São Paulo de Loanda sous le commandement du général Balthasar Rebello de Aragão, et elle dispersa les nègres comme s'il ne s'agissait que de simples vapeurs. Après nous avoir libérés, ledit Rebello de Aragão descendit le Kwanza et fit bâtir un nouveau préside auprès du village de Mouchima, construction à laquelle, d'ailleurs, je pris part.

Puis nous retournâmes à la lassitude de notre existence en Masangano et, de nouveau, je perdis le compte des mois et des années. J'appris un jour par fortune que je me trouvais en le mois de novembre de 1598, et que j'en étais donc au quarantième anniversaire de ma naissance. Cela me parut un âge fort avancé, sur le tout en dépit de tant d'épreuves. « J'ai quarante ans », me dis-je à voix haute et plusieurs fois, et cela sonnait fort étrangement à mes oreilles. Adonc cela faisait aussi la quarantième année du règne glorieux de Sa Majesté Très Protestante, en admettant qu'elle fût toujours sur le trône. Et par effet, s'y trouvait-elle encore ? Dieu me pardonne, mais vu les nouvelles que j'avais de l'Angleterre, j'eusse tout aussi bien pu

demeurer sur une autre étoile. La reine vivait-elle encore? Et s'il en allait autrement, qui occupait maintenant le trône? Était-ce Jacques d'Écosse, ou quelque prince français ou encore le roi d'Espagne ou bien quelqu'un de tout à fait autre? Mais non, je ne pouvais imaginer personne d'autre sur notre trône que cette vierge miraculeuse qu'est notre reine. Et je ne parvenais point à me figurer que j'avais quarante ans, et donc que mon Anne Katherine, que j'avais déflorée quand elle avait quinze ans d'âge, devait présentement en avoir vingt et sept et avait donc depuis longtemps passé la fleur de sa jeunesse pour n'être bientôt plus qu'une matrone. Attendait-elle toujours mon retour? Seul un sot aurait pu croire une chose pareille. Peut-être me pleurait-elle encore, mais il était hors de doute qu'elle avait accordé son amour à quelqu'un d'autre, qu'elle était présentement mère de deux ou trois enfants et qu'elle s'alourdissait tandis qu'un peu de duvet d'or lui poussait au-dessus des lèvres, non? Novembre de 1598! Quarante ans, oui, et esclave en Masangano!

Ainsi le temps passait et je devenais toujours plus rude et plus solide, et je finis peu à peu par sortir de ma longue résignation pour commencer de penser à m'évader de cet endroit avant d'y avoir consommé ma vie tout entière.

Tout au long des années, j'en étais venu à me fier à l'un des Égyptiens de Masangano, et je crois bien que j'avais aussi sa confiance, pour ce que nous avons si longtemps peiné côte à côte en souffrant tous les deux et partageant beaucoup. Il se faisait appeler Cristovão quoiqu'il eût également nom cigain qu'il ne voulait dévoiler à qui n'entendait point le langage des siens. Ledit Cristovão était homme petit de taille, très noir de peau, avec un nez en bec d'aigle et des yeux pénétrants à force, et il avait aussi une puissance extraordinaire pour ce qu'il pouvait soulever des poids aussi lourds que moi-même combien qu'il fût deux fois plus petit que moi. Un jour de chaud effroyable, alors que lui, moi et quelques autres Égyptiens travaillions à combler une brèche en la muraille du fort, peinant comme les Juifs sous le règne des Pharaons, un surveillant du

nom de Barbosa – qui n'était sûrement point parent de mon défunt ami – s'en vint vers nous alors que nous nous rafraîchissions un instant. Cristovão gardait avec lui une flasque de peau emplie de vin de palme, et il y buvait en tenant icelle bien haut au-dessus de sa bouche grande ouverte où il laissait couler un long filet du liquide sucré. Il en prit un long trait et me tendit le flacon en disant : « Tiens, Andres, il est temps que tu apprennes à le faire aussi. »

Sur quoi je tâchai à l'imiter ains sans y arriver, répandant le filet de vin dessus mes joues et ma gorge, et il éclata de rire avec les autres Cigains puis me reprit la flasque pour m'expliquer le tour. Et comme il tenait icelle sur lui, ledit surveillant Barbosa survint et d'un coup fit tomber le vaisseau des mains de Cristovão en criant : « Que faites-vous à boire au lieu d'être après travailler? »

Et je vis la fureur briller en les prunelles de Cristovão. Il se baissa humblement pour ramasser sa flasque dont le contenu s'était presque entièrement renversé, puis essuya son visage éclaboussé de vin et respira maintes fois profondément l'air chaud à cette fin de reprendre empire sur lui-même et de ne point frapper le surveillant à mort comme l'avait fait avant lui Moïse en la terre d'Égypte. Et il murmura tout doucement ses imprécations en la langue cigaine pour ce qu'il bouillait quand même de haine et de rage.

Alors je le pris par le bras et l'emmenai un peu à l'écart. « Vas-tu supporter cela encore longtemps? » lui demandai-je. « Moi, je ne le puis plus. J'ai décidé de fuir cet endroit, Cristovão. »

« Sur ton honneur? »

« Je le jure. Cette nuit même je m'en vais car il m'est avis qu'il vaut mieux hasarder sa vie pour la liberté que de continuer à vivre en lieu tant misérable », repartis-je, les mots jaillissant de mon âme où ils étaient trop longtemps restés enfermés, comme poussés par quelque puissant ressort.

Il approcha son visage tout contre le mien de sorte que je découvris une véritable fortune d'or jaune dans ses dents mal

plantées. « J'irai avec toi, Andres, me dit-il, et nous hasarderons nos vies ensemble. » Puis il referma son bras sur le mien en une manière très compliquée et enchevêtrée qui devait être la façon cigaine de se lier par le sang.

Ainsi en avions-nous conclu. Ensuite, nous fûmes entraînés par notre propre vigueur et jamais nous n'hésitâmes. Nous dressâmes notre plan tout en travaillant : il s'agissait de dérober une pirogue et de nous glisser hors du fort pendant la nuit, et nous ne serions plus seulement deux, mais tout un groupe pour ce que nous étions convenus qu'il serait plus sûr de n'être point trop isolés quand nous serions en la forêt vierge. Cristovão assura qu'il rassemblerait dix camarades pour nous accompagner, et il tint parole : sept Portugais et trois Égyptiens, que je connaissais tous pour être robustes et dignes de confiance.

En ces terres tropicales, la nuit tombe promptement après que le soleil a disparu et, quand il n'est point de lune, le noir est absolu à cause des épaisses vapeurs de la forêt et des lianes si étroitement entrelacées qui relient les cimes des arbres les unes aux autres. Cette nuit-là, la lune était absente ; nous attendîmes la deuxième heure d'obscurité pour nous lever de nos huttes et sortir du camp qui entourait le fort. Nous n'éveillâmes point l'attention des gardes pour ce que nous ne sortîmes que peu à la fois et aussi parce que, grâce à la chaleur et à la pesanteur de l'air qui les assoupissaient, le plus vigilant de ces hommes se transformait très vite sous ce climat en un imbécile hébété.

Un à un, nous traversâmes les clairières humides et fiévreuses de cette forêt vierge toujours prête à se refermer, et arrivâmes au petit quai arrangé au bord du fleuve. Là, je découvris que Cristovão et un autre Égyptien s'étaient déjà chargés de capturer le gardien des pirogues. Simão, un d'entre les Portugais, sortit aussitôt une lame de sa manche et s'apprêtait à la planter en la panse de ladite sentinelle quand Cristovão lui saisit fort solidement le poignet.

« Non, chuchota-t-il, serais-tu fou ? Si nous le tuons, et que nous sommes repris, qu'advient-il de nous ? »

Cela me parut quelque peu douteux car, à mon gré, si nous



*À demi nu, le corps couvert de peintures, de perles et de pendants barbares, et aussi d'une foison d'escarres laissées par les batailles, je devais sûrement ressembler à quelque chose venu tout droit de l'aube sauvage des temps... Et quoique je ne me fusse point regardé en une glace depuis plus de mois que je n'en avais pu compter, je savais que je devais présenter une mine véritablement barbare, avec des yeux durs et féroces, la chair rare et chaque pouce de mon corps durci et boucané par l'orbe impitoyable du soleil tropical. L'Anglais que j'étais avait présentement bien brûlé.*

Dix années ont passé depuis ce jour où Andrew Battell s'embarqua en quête de richesses, dix années qui ont vu s'estomper ses rêves de rejoindre les côtes anglaises, et ses illusions sur la nature humaine. Tombé en esclavage, oublié de tous, trahi par les Blancs, c'est auprès de la tribu cannibale la plus féroce d'Angola qu'il reconquiert liberté et fierté.

Ses cheveux d'or ont blanchi, mais sous la peau blanche, le cœur est noir. Envoûté jusqu'aux profondeurs de l'âme par ces cieux d'un autre monde, toutes ses notions de l'honneur, du Bien, du Mal et même du plaisir s'évanouissent.

Retracée par un grand romancier américain, l'authentique odysée d'un marin anglais à qui l'Afrique fait peu à peu battre les tempes et le cœur.

Illustration de couverture :  
*Danse de chasse des Zoulous (détail),*  
d'après G.F. Angas, c.1848.  
Photo : J.L. Charmet/Explorer.



B 24457.8  2.96  
ISBN 2.207.24457.1  
125 FF TTC